

Pour l'hymne national

Autor(en): **Del Rio**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **44 (1906)**

Heft 38

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-203654>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50 ;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Rapport aux uniformes.

C'ÉTAIT, l'autre jour, au café Vaudois. J'étais en compagnie d'un brave paysan des environs, le père Grignard, lequel était venu à la « ville » pour affaires, mais qui cependant était fort heureux d'engager avec moi la conversation, m'a-t-il dit, parce que je lui avais paru sympathique.

La sympathie est si rare de nos jours !

Nous causions depuis un instant lorsque nous en vinmes à parler du sujet plein d'intérêt des nouveaux uniformes militaires, dont on fait pour la seconde fois l'essai dans notre pays. Les décisions qui seront prises ont lieu de nous préoccuper, et il est surprenant de voir le public en général se désintéresser presque totalement de la question. « Après tout, ça ne nous regarde pas ! pense-t-il. Qu'ils fassent ce qu'ils veulent ! » comme si un courant d'opinion n'était pas capable, en Suisse plus que partout ailleurs, de modifier les décisions gouvernementales.

Nous insistions sur ce point lorsqu'une recrue en vêtements de « khakis » fit son apparition au café et vint ainsi ranimer le feu de notre conversation.

— Voilà un spécimen digne de notre attention, dis-je au père Grignard dont les regards s'étaient aussi dirigés vers le nouveau venu, et qui ne manqua pas de s'écrier, en se redressant : « Vous direz ce que vous voudrez, mais de notre temps, on était plus beau que ça ! C'est-y des manières d'ajuster pareillement nos jeunes ! il y a mon garçon qui doit passer bientôt son Ecole, mais j'espère bien qu'il ne m'enfilera pas ça, allez ! »

— Vous exagérez, père Grignard. Vous ignorez le but pratique...

— Pratiques, ces casques d'Allemands ! interrompit mon interlocuteur dont l'éloquence rustique n'avait d'égale que l'ardeur avec laquelle il vidait son verre de Dézaley. De mon temps, on vous avait ces fameux shakos dans lesquels on fourrait sans autre un bon morceau de pain et un saucisson, comme dans le meilleur des garde-manger ! Voilà ce que j'appelle pratique !

Et le père Grignard d'ajouter avec un gros rire prolongé et plein de malice : « Il y en a même un, une fois, qui y avait mis du miel, et ça lui avait tout coulé dessus ! »

— La Suisse, fis-je, — voulant ramener la conversation à son véritable niveau — doit marcher avec le progrès. Elle ne peut pas rester en arrière des autres pays. La guerre russo-japonaise a démontré les exigences toujours croissantes des combats modernes. En France ont lieu actuellement des essais analogues, au 72^e, à Amiens ; ils ont donc été jugés nécessaires.

Le père Grignard hochait la tête en signe de désapprobation.

Tout en avançant par petites gorgées son Dézaley :

— Vous vous trompez d'une puissante façon, monsieur, me dit-il, la Suisse n'a pas à vouloir se comparer aux grandes nations de l'Europe !

— Pardon, père Grignard. La Suisse ayant une armée relativement peu nombreuse doit s'efforcer de la rendre aussi forte et invulnérable que possible. Pour cela elle doit s'ingénier à la rendre invisible. Trouvez-vous logique, dites-moi, d'avoir comme défenseurs de la patrie de beaux gaillards bien empanachés, offrant un superbe point de mire aux ennemis ?

— Mon bon monsieur, fit le père Grignard toujours défilant, vous parlez comme le régent. Laissez-moi dire, moi qui n'ai pas été dans les Universités, qu'au jour d'aujourd'hui nos jeunes n'aiment déjà pas trop le militaire pour qu'on cherche une raison de plus de les en dégouter !

— En cela, père Grignard, vous avez peut-être raison, fis-je, songeant aux progrès véritables quoique cachés de l'esprit antimilitariste.

Mais, demandons un peu l'opinion de ce « khaki » en train de nous dévisager, à la table du fond.

Pst ! Eh ! là-bas, venez voir ici !

Le soldat s'approcha.

— Ça vous plaît-il, dites-nous, ce nouvel uniforme ? N'auriez-vous pas mieux aimé endosser l'autre ?

Une sorte d'indécision planait dans le cerveau de la recrue, car elle ne répondit pas aussitôt.

— Bien voilà ! fit-elle enfin, en souriant béatement. On n'est pas trop mal dedans.

— Qu'est-ce que les gens en disent en général ?

— Ils rient tout de bon et se demandent où on veut bien en venir.

— Et les officiers, aiment-ils ce nouveau genre d'uniforme ?

— Oh ! les officiers, ils ne peuvent plus tant se monter le cou là-dedans !

— Alors, fit le père Grignard, c'est bien sûr qu'ils ne vont pas être pour !

— On verra bien, mais ça ne dépend pas d'eux. C'est à Berne qu'on dirige tout ça, et là-bas, y se fichent pas mal des apparences.

— Vis-à-vis des étrangers, pourtant...

— Les étrangers, ça ne les regarde pas, observa judicieusement la recrue. C'est pas eux qui nous les payent ! Mon opinion au sujet de cet équipement, c'est qu'il est pas mal commode, mais c'est bien dommage que lorsqu'on en est affublé, on ne puisse plus faire de l'œil aux belles. Tenez, messieurs, même celle que je courtise, la Mariette Givoy, de Lutry, elle ne veut plus sortir avec moi le dimanche. J'ai bien peur pour son amour !

— Consolez-vous, fis-je au soldat qui me paraissait légèrement estomaqué, vous serez bientôt en civil.

— C'est une consolation, en effet, grommela le père Grignard. En Suisse le soldat est citoyen, raison de plus pour qu'il ait le droit de choisir son uniforme.

C'est sur cette dernière réflexion que, le cœur content, nous nous séparâmes, et tout en rentrant chez moi je me dis que si la Confédération avait de sérieuses raisons de modifier les uniformes de nos pioupious, mes deux opinants de ren-

contre n'avaient pas eu non plus tout à fait tort en formulant leurs naturelles objections.

L. G.

Pour l'Hymne national.

Nous venons de recevoir d'un rimeur de joyeuse humeur les strophes suivantes, sur l'air de la musique du *Cantique suisse*, de Zwissig. Nous les donnons comme elles nous arrivent :

Puisque chacun peut donner
Son avis pour fredonner
Le Cantique national,
Sans rival,
Je dis avec héroïsme :
Vive le patriotisme !
Amis, à votre santé ! (bis)
Je bois à la liberté ! (bis)

Un pour tous et tous pour un !
Eh ! chacun
Doit se tirer d'embaras
En tous cas.

Travailler, sans défaillance,
De crainte de l'indigence,
Et ne compter que sur soi, (bis)
C'est très dur, mais c'est la loi ! (bis)

DEL RIO.

Ce n'est plus chez nous. — Que nos lecteurs ne s'émouvent point des annonces insérées au verso et qui ont trait à la votation de demain. Le *Conteur*, ils le savent, ne fait pas de politique ; son petit domaine proprement dit finit au bas de sa troisième page. La quatrième appartient à tous ; elle est le domaine exclusif de la réclame, qui le défend d'autant plus jalousement qu'elle trouve au *Conteur* plusieurs avantages particuliers : lecteurs nombreux et toujours de bonne humeur, existence moins éphémère — notre journal est en lecture durant huit jours ; — enfin, attention certaine du lecteur, le nombre des annonces étant restreint.

Monsieur Snob à la montagne.

SNOB, snobisme, si le mot est d'origine anglaise, croyez bien que l'individu à la qualité internationale. Vous le trouverez partout. Aussi bien à Londres qu'à Paris, aussi bien à Montreux qu'à Lausanne. Gens qui s'astreignent à certaines préférences (!!!) imposées par la mode et souffertes pour l'honneur de la position sociale. Il y a le snob littéraire, le snob en art, le snob politique, le snob gastronome, — malheureux bonhomme qui se condamne à avaler des choses indigestes, ou qu'il n'aura pas, simplement parce que c'est distingué, — il y a le snob du vêtement, le snob du véhicule, le snob de la musique, etc.

Or, dernièrement, je me trouvais dans nos Alpes vaudoises et j'eus l'occasion de connaître quelques types parfaits de snobs se pliant malgré eux à l'alpinisme pour « faire comme tout le monde ».

En général ce monsieur n'est plus jeune ; marié, père de famille, il a vu grandir ses filles